L'homme fit un saut sur lui-même et tomba en avant, la face contre terre, les bras en croix.

D'un bond, elle se jeta derrière un arbre et, vivement, glissa une nouvelle cartouche dans son flingot : des traits sifflèrent à ses oreilles, sans lui faire aucun mal et elle lâcha un nouveau coup de feu, tirant, au hasard, dans le tas.

Un hurlement de douleur lui prouva que sa balle ne s'était pas égarée et, à tue-tête, elle cria :

—A moi ! les Arbis !... A moi !...

Non loin d'elle, une galopade s'entendait sous bois ; c'étaient ses Kabyles qui, excités par la détonation et l'odeur de la poudre, accouraient.

Les noirs sentirent que s'ils n'en finissaient pas avec cette femme avant l'arrivée du renfort, il leur serait impossible de venger la mort de ceux qui gisaient dans l'herbe et qu'il leur faudrait s'enfuir, incapables qu'ils seraient de tenir contre des armes à feu.

A un signal, ils s'élancèrent tous à la fois et la cantinière comprit qu'elle n'aurait pas le temps de faire feu de nouveau, la douille de la cartouche brulée refusant de sortir de la chambre, et il lui était impossible d'armer une troisième fois son flingot.

Alors, crânement, elle l'empoigna par le canon et, toujours adossée à l'arbre, pour n'être point attaquée par derrière, elle se mit à faire tournoyer autour d'elle cette massue d'un nouveau genre, criant :

—En avant !... les Arbis !... en avant !...

Les noirs se tenaient à distance respectueuse, brandissant leurs sagaies de terrible façon, mais hésitant à avancer à portée ; leur instinct leur disait d'ailleurs que leur adversaire, en dépit de sa bonne volonté et de son audace, allait se fatiguer rapidement et qu'avant peu ils en auraient facilement raison.

La vue des cadavres de leurs deux compagnons les invitaient à la prudence.

Cependant, la pauvre Aménaïde se rendait bien compte que cela ne pouvait durer : le courage extraordinaire dont elle était animée ne suffisait malheureusement pas à lui donner une force musculaire qu'elle n'avait plus ; une sueur abondante l'inondait, ses bras devenaient mous et elle avait beau serrer les dents, en jurant à part elle qu'elle ne faiblirait pas, elle sentait bien qu'elle était perdue...

Si, encore, ces maudits Arbis avaient l'intelligence d'envoyer, au jugé, une volée de balles à ces animaux-là ; mais non, elle les entendait tout près d'elle, arracher les lianes et briser les branches sur leur passage, leur souffle rauque et haletant arrivant jusqu'à elle..., et ils ne bronchaient pas.

C'est alors qu'elle se souvint de l'interdiction formelle qu'elle leur avait faite de tirer un coup de fusil sans son ordre.

—Eh ! les Arbis ! cria-t-elle d'une voix étranglée par la fatigue ; feu !... feu à volonté !...

Ah ! ce ne fut pas long ; presque instantanément, il y eut dans les feuilles des bruits secs, claquements des chiens qu'on armait ; puis la pénombre s'illumina de traits de feu, et un crépitement creva le silence ; les feuilles, les branches voltigèrent dans l'air, hachées au passage par les balles, et les Hovas disparurent comme par enchantement, sautant au milieu des fourrés comme des lapins..., à l'exception, bien entendu, de ceux que le plomb avait frappés et qui restaient là, les bras tendus dans un geste de prière.

—Ah ! mes lapins, fit la cantinière en s'adressant aux Kabyles subitement apparus, il était temps !

Appuyée d'une main sur son chassepot, elle s'essuyait le front du revers de sa manche, tout émue à la pensée que quelques minutes plus tard, elle aussi aurait été étendue là, dans la brousse.

Mais si elle tremblait, c'était moins en songeant à elle-même qu'à la mission qu'elle s'était donnée.

—Les enfants ! s'écria-t-elle, en regardant ses arbis, comme s'ils eussent pu lui donner des nouvelles...

Comme elle achevait ces mots, les branches s'écartèrent et les deux hommes qu'elle avait expédiés en avant, en éclaireurs, apparurent : l'un portait dans ses bras Pépita évanouie ; sur les épaules du second, à califourchon, était Perez...

A leur vue, la bonne femme bondit.

—Ah ! mes petits... mes petits ! s'exclama-t-elle.

Et subitement inquiète, elle balbutia :

—Pepita... Perez !... blessés !...

Le jeune garçon avait sauté du dos de son porteur, malgré les vives souffrances de ses pieds endoloris, et s'était jeté dans les bras de la cantinière.

—Rassurez-vous, madame Fleuret !... pas de bobo..., mais nous l'avons échappé belle !...

En un clin d'œil, Pepita fut installée sur quatre fusils croisés, en forme de litière ; on en fit autant pour Perez et, tandis que celui-ci contait à Aménaïde les détails de leur enlèvement, la petite troupe reprit le chemin par lequel elle était venue.

—Ce pauvre marchis, murmura la cantinière, quand l'enfant eut achevé son récit, j'ai bien peur que tout soit fini pour lui...

En cela, elle se trompait ; en passant, on trouva, toujours sans connaissance sur son lit de brousse, de Bérieux, auprès duquel Kléber, comme sentinelle, broutait du bout des dents, l'herbe sèche.

Entre temps, Pepita était revenue à elle ; on la plaça, elle et son frère, sur le dos du cheval, tandis que le blessé était étendu à leur place sur les fusils, et on se dirigea hâtivement, par crainte d'une surprise, vers Vombohitra.

XVI — LA CONCESSION DE VOMBOHITRA

Vombohitra, petit village d'une demi-douzaine de cases, qui servait autrefois de relai aux courriers de la reine allant de Tananarive à Tamatave, et réciproquement, était situé sur la limite même de la concession dans laquelle M. Fabian avait des intérêts.

Il l'avait organisée un peu à la façon d'un poste frontière, prétextant de son éloignement de tout secours immédiat et de la proximité des régions où les Fahavalos prenaient leurs quartiers lorsque, — leurs méfaits accomplis, — ils se hâtaient de mettre en sûreté et leurs personnes et leur butin.

Donc, M. Fabian avait fait entourer de fossés sa propre habitation bâtie en briques, un peu comme un fortin, c'est-à-dire ayant des murailles épaisses et un seul étage très bas, au sommet d'un petit monticule, du haut duquel il dominait la vallée ; en outre, il y avait une sorte de chemin de ronde, délimité par un retranchement en terre dont la crête était garnie de cactus, d'arbustes épineux, et dans les flanc duquel des meurtrières étaient pratiquées pour permettre, en cas d'attaque, aux défenseurs de tirer, bien à couvert, sur les assailiants.

Une usine pour le brisement des cailloux et le lavage du minerai concassé était installée, au pied du monticule, sur le bord d'un ruisseau assez large et d'un cours assez rapide pour entraîner, par sa seule puissance, les roues motrices. Il faut noter que la préparation de l'or, son épuration et sa mise en lingot n'avaient lieu qu'au chef lieu même de l'exploitation, ou des convois d'hommes apportaient la matière préparée grossièrement dans les différentes succursales établies sur le terrain concédé.

Très ingénieusement, M. Fabian avait jeté sur le ruisseau un pont volant, sorte de pont-levis qui, manœuvré par un cabestan, pouvait se relever en un clin d'œil, ce qui coupait toute communication de l'usine avec la campagne avoisinante et transformait le ruisseau lui-même en une fortification naturelle ; quand à l'usine, dont les murailles, elle aussi, étaient crénelées et crevées de meurtrières, elle se reliait au corps d'habitation principal par un chemin fortement encaissé entre des talus surmontés de broussailles, de manière à permettre aux ouvriers, en cas de surprise, de se réfugier, à l'abri des projectiles ennemis, dans l'intérieur du fortin.

Il n'était pas jusqu'aux cahutes dans lesquelles logeaient les indigènes qui n'eussent des sortes de fortifications, très sommaires il est vrai, mais suffisantes cependant pour leur donner confiance ; c'était là le seul but poursuivi par M. Fabian, puisqu'il était convenu qu'au premier coup de feu tout le monde devait se retirer derrière le retranchement de l'habitation.

C'était en arrière de ce retranchement, entre celui-ci et le fossé, que, dans des sortes de casemates, étaient logés les Kabyles recrutés dans la province de Constantine par l'intermédiaire de Marengo ; M. Fabian avait ainsi voulu les avoir sous la main, d'abord pour empêcher qu'une trop grande intimité s'établit entre eux et les gens du village, ensuite pour parer à l'éventualité d'une attaque de ces derniers contre lui.

Avec ses cinquante Algériens, tous ou presque tous anciens soldats, habitués à la discipline et adorant les coups de fusil, il lui eût été facile d'avoir raison des deux cents cinquante à trois cents indigènes employés par lui ; le plus difficile avait été de les militariser, de les initier aux secrets de la manœuvre européenne et du maniement du fusil.

Or, on se souvient qu'au début même de cette histoire, c'était le but principal de sa tentative d'embauchage envers Sulpice Fleuret, ainsi qu'il l'avait dit d'ailleurs très franchement à ce dernier ; dame ! ce n'avait pas marché tout seul, et lorsque les ouvriers s'étaient vu mettre entre les mains des chassepots à la place de leurs pelles et de leurs pioches, ils avaient eu des tentatives de révolte ; on les avait embauchés pour travailler la terre et non pas pour faire les soldats.

Mais les Kabyles, les mettant brusquement en joue, leur avaient prouvé que la loi du plus fort est toujours la meilleure et, bon gré mal gré, ils s'étaient résignés au rôle double qu'on voulait leur faire jouer ; puis, quelque menue monnaie étant venue, à la fin de la semaine, augmenter leur solde, ils avaient pris goût au maniement d'armes, à l'école de tirailleurs et, au bout de quelques mois, M. Fabian pouvait se vanter d'avoir à sa disposition une troupe aguerrie, merveilleusement disciplinée et susceptible, bien retranchée